

L'HEBDO

N° 19 DU 7 MAI 1998 - FS

Fernand Auberjonois raconte son Irlande intime avec une légèreté d'aquarelliste.

Auberjonois chez les druides

Rappel des épisodes précédents: né en 1910 et fils du peintre vaudois René Auberjonois, Fernand croise Ramuz, Cingria, Stravinsky ou Ansermet dans la maison de son enfance, part à 22 ans aux Etats-Unis, en adopte la nationalité, devient officier de liaison de l'armée américaine, débarque au Maroc, puis en Normandie, participe à la libération de Paris, se lance dans le journalisme, parcourt le monde dans ses grandes largeurs, curieux de tout, et publie de délicieux récits autobiographiques auxquels vient s'ajouter aujourd'hui une «Ballade irlandaise» tout aussi recommandable. Désormais établi au sud de l'île, à une quarantaine de kilomètres de West Cork, Fernand Auberjonois y goûte la solitude et le silence.



Dans «Ballade irlandaise», Fernand Auberjonois raconte son Irlande intime.

Commençons par balancer quelques clichés par-dessus bord: les toits de chaume, la tourbe, l'image de l'Irlandais inculte, et cette réputation de contrée invariablement pluvieuse contre laquelle un personnage de Joyce (Stephen Dedalus) nous avait déjà mis en garde: «Le temps qu'il va faire en Irlande est aussi imprévisible que le derrière du nourrisson.» On découvre ici un pays réglé à l'heure européenne,

moins isolationniste que son voisin britannique, qui a pris le tournant de la modernité économique depuis une dizaine d'années. Du passé restent le souvenir persistant de la grande famine du siècle dernier (un million de morts, deux millions d'exilés) et l'alcool de pommes de terre, le «poitin», que certains voudraient légaliser comme d'autres le cannabis. Mais le catholicisme n'est plus ce qu'il était: chaque dimanche soir, l'Irlande se retrouve devant un feuilleton où un fringant curé est tombé dans les bras d'une tenancière de bar. En revanche un fond de magie résiste. On voit même un druide tomber de son arbre: «Dans les pays celtes, seul l'invraisemblable est digne de foi.»

Parfois Fernand Auberjonois parle des Irlandais à la troisième personne, parfois il dit «nous». Le charme et l'intérêt de cette ballade viennent de ce point de vue original – celui d'un Suisse ayant connu plusieurs pays d'adoption sans perdre le sentiment d'être une personne déplacée – qui fait voir les choses à la fois du dehors et du dedans. On y retrouve aussi une légèreté d'aquarelliste, un humour faussement candide et un plaisir manifeste à cultiver la langue française, mais tout ça ne constitue pas vraiment une surprise. **Michel Audétat**

«Ballade irlandaise», de Fernand Auberjonois, *Metropolis*, 232 p.